

Les textes d'introduction

Histoire de l'architecture à Saint-Gilles



Rue d'Irlande

Inventaire du Patrimoine architectural de la Région de Bruxelles-Capitale



Sommaire

Incidences des règlements communaux sur le bâti	3
Le néoclassicisme	5
L'éclectisme et l'historicisme	7
L'Art nouveau	13
Prémices du modernisme et de l'Art Déco	17
Le style Beaux-Arts	17
Art Déco et modernisme.....	19
Réalisations contemporaines	23

Rédaction :
Isabelle de Pange
2004

© Ministère de la Région de
Bruxelles-Capitale,
Direction des Monuments
et des Sites,
CCN - Rue du Progrès, 80
1035 Bruxelles

Éditeur responsable :
P. Crahay



L'urbanisation de Saint-Gilles, comme celle des communes de la première couronne bruxelloise, est menée rapidement. Débutant vers 1840 sur un territoire resté rural, elle prend fin durant l'entre-deux-guerres, avec un pic de construction situé entre 1865 et 1905. Elle est marquée par la pérennité de parcelles longues et étroites, de 5,5 m à 8 m de large, perpendiculaires à la voirie. Ce type de parcellaire favorise essentiellement l'édification de maisons individuelles, qui répondent aux aspirations de la bourgeoisie de l'époque.



Ancienne Maison De Beck,
avenue Paul Dejaer 9,
1902, architecte Gustave
STRAUVEN.

Être chez soi est quasiment érigé en dogme national, confirmé par l'échec des immeubles à appartements construits dans les années 1870 sur les boulevards du Centre. Ce type d'habitat se reproduira à des milliers d'exemplaires, comme autant de variations sur un même thème. Dans la majorité des cas, en effet, seul le style de la façade à rue varie d'une maison à l'autre. Selon les modes, ces façades montrent un souci d'uniformité (qui s'exprime surtout dans le néoclassicisme) ou, au contraire, un désir d'individualisation (à travers l'éclectisme et l'Art nouveau, par exemple). D'autre part, le plan intérieur de l'habitation varie peu en cette seconde moitié du XIX^e siècle¹. Un tiers de la maison est dévolu à la circulation entre les étages, le hall d'entrée donnant sur la cage d'escalier. Les deux autres tiers sont réservés aux pièces de séjour, disposées en enfilade. Ce plan type, caractérisé par sa flexibilité d'utilisation, sera profondément remis en question par les tenants de l'Art nouveau. Il tend à disparaître chez Victor HORTA au profit d'une spécificité de l'habitat par rapport à l'habitant ; la maison devient le portrait de son commanditaire.

Incidences des règlements communaux sur le bâti²

Les règlements communaux ont une incidence importante sur la structure et l'aspect de l'habitat privé. On ne peut en effet « ni construire, ni reconstruire, modifier, réparer ni démolir

¹ Pour une description complète de l'intérieur type de la maison mitoyenne bruxelloise et ses implications, consulter HEYMANS, V., *Les dimensions de l'ordinaire*, L'Harmattan, Paris.

² ÉLOY, M., *Influence de la législation sur les façades bruxelloises*, CFC éd. -CARA, 1985 ; *Règlement de police sur les bâtisses et la voirie approuvé par le Conseil communal le 2 juin 1890 et pris pour notification par la Députation permanente le 27 août 1890 (avec les modifications de 1901)*, Commune de Saint-Gilles, Bruxelles, 1901.



aucun bâtiment (...) sans l'autorisation préalable du Collège des Bourgmestre et Echevins ». Ces prescriptions ont avant tout une visée sécuritaire : éviter la propagation du feu en cas d'incendie, limiter les risques d'effondrement de certaines parties de l'édifice, etc. Mais, dans bien des cas, on remarque que cette attention à la sécurité se double de considérations esthétiques.

La hauteur des façades à rue est déterminée par la largeur des voiries, soit un maximum de 21 m dans les rues de 15 m, et de 18 à 20 m dans les rues de 12 à 15 m. La largeur des artères a également une incidence sur les balcons ; ceux-ci ne peuvent avoir plus de 70 cm de saillie dans les rues de moins de 12 m, et de 90 cm dans les rues plus larges. Ils doivent être établis à une hauteur minimum de 3,50 m au-dessus du trottoir, soit obligatoirement aux étages. Les garde-corps doivent être en pierre ou en fer. La saillie de la corniche résulte, quant à elle, d'un « rapport proportionnel aux dimensions de la façade ». Des saillies plus importantes peuvent exceptionnellement être acceptées pour des bâtiments publics ou présentant « un caractère architectural » et sont donc laissées à l'appréciation du Conseil communal. La hauteur des étages, elle aussi, est réglementée dès 1901 : au rez-de-chaussée 3,50 m au minimum, au 1^{er} étage 3,20 m, aux étages suivants 3 m. Entresols et mansardes auront au minimum 2,60 m de hauteur sous plafond ; ce qui explique, en pratique, que les élévations présentent souvent des niveaux de taille dégressive.

Les règlements sont également très explicites sur l'emploi des matériaux. Seuils et linteaux des baies doivent être soit métalliques, soit en pierre de taille. Les balcons doivent être en pierre et reposer obligatoirement sur des consoles en pierre ou en fer, sauf si leur saillie n'excède pas 10 cm. Les façades à pans de bois sont interdites, de même que les appuis et les linteaux en bois. Les soubassements doivent être en pierre « de bonne qualité » (généralement en pierre bleue) et leur hauteur ne peut être inférieure à 50 cm. Les arcs de décharge sont imposés au-dessus des baies, sauf en cas d'usage de poutrelle métallique pour une vitrine. Pour les toitures, seuls sont tolérés tuiles, ardoises ou métal. Par ailleurs, l'usage de tuiles est prohibé pour la couverture du brisis des mansardes, parce que fortement pentu.

Parcellaire long et étroit, contraintes mitoyennes, règlements communaux et urbanisation rapide dotent la commune d'une structure urbaine homogène et cohérente dans laquelle pourront se développer les différents styles architecturaux qui traversent le XIX^e et le XX^e siècle.



Le néoclassicisme

L'urbanisation de Saint-Gilles commence vers 1840 avec l'édification du quartier Louise et des premiers tronçons des chaussées de Waterloo et de Charleroi, lotis pour l'essentiel de maisons mitoyennes ou de pavillons de campagne³. À l'instar du quartier du Béguinage à



Ensemble de trois maisons néoclassiques, rue d'Ecosse 34, 36 et 38, respectivement de 1876, 1875 et 1874.

Bruxelles (bâti vers 1850) ou de celui de la Porte de Namur à Ixelles, cette première phase de construction à Saint-Gilles, assez limitée dans l'espace, est d'inspiration néoclassique. Cependant, si les plans de cette première urbanisation existent toujours dans les archives, rares sont les constructions de cette époque conservées telles quelles. Sur plan, elles se caractérisent à la fois par leur extrême sobriété, leurs partis de blancheur et de symétrie, et se développent sur le territoire de 1840 à 1860.

Les façades, enduites à la chaux, affirment leur horizontalité par des cordons soulignant les étages ou prolongeant les appuis. Quel que soit le nombre de travées et de niveaux, les proportions sont plutôt ramassées.

Percée de baies aux formes élémentaires - rectangulaires ou à arc en plein cintre - que ponctue un balcon, dans les exemples les plus cossus, l'élévation est couronnée d'une corniche en bois, parfois soulignée par un cordon d'architrave. Il n'est pas rare de trouver un demi-niveau à l'entablement. Le toit se décline à deux versants ou, plus rarement, à croupe. L'ornementation se limite la plupart du temps aux encadrements des baies.

À partir de 1860, l'urbanisation à Saint-Gilles se fait galopante. Un style néoclassique plus tardif continue à marquer l'esthétique des rues. La façade conserve sa structure horizontalisante, mais l'ornementation s'accroît sous l'influence des courants historiciste et éclectique. À cette époque, la façade la plus courante est de composition symétrique.

³ Maisons mitoyennes modestes sur la chaussée de Waterloo, bourgeoises avenue Louise, hôtels de maître avenue de la Toison d'Or, pavillons et maisons de campagne chaussée de Charleroi.



En raison du côté répétitif de ces ensembles, les édifices néoclassiques ont longtemps été déconsidérés alors qu'ils témoignent de qualités évidentes, tant du point de vue de la composition urbaine que du point de vue des proportions et de l'attention aux détails. Appliqué à l'habitation privée, le style néoclassique, dans sa phase tardive, forme la toile de fond de l'architecture de la première couronne de Bruxelles: envisagées dans leur ensemble, les maisons auxquelles il s'applique donnent à certains quartiers une identité forte et harmonieuse : blancheur, ordre et symétrie. Si, çà et là, une enfilade est dépareillée par une façade parentée de briquettes des années 1950 ou 1960, la cohérence de la « ville blanche », telle que la prônaient généralement les édiles du XIX^e siècle, est bien perceptible dans de nombreuses artères saint-gilloises. Les rues les plus représentatives sont constituées de maisons bourgeoises ou d'hôtels de maître et sont majoritairement situées aux alentours de la chaussée de Charleroi ; parmi elles on retiendra la rue Berckmans, la place Loix et la rue de Suisse. Par ailleurs, le quartier compris entre le parvis et la gare du Midi - rues d'Andenne, Dethy, du Fort, de Prague, Vanderschrick, etc. - propose un visage plus modeste et moins ornementé, formé de maisons de rapport typiques du néoclassicisme tardif.



Deux maisons néoclassiques de composition symétrique, rue Berckmans, 110 et 112, respectivement de 1871 et 1870, architecte Gustave DE MAN.

Ce même type d'urbanisation se retrouve également dans certaines artères du quartier des « écoles moyennes » comme les rues de la Croix de Pierre et du Mont-Blanc ou dans le bas de la rue de Bordeaux.

Parmi les bâtiments publics, l'ancienne maison communale⁴ constitue un bon exemple de ce style. Édifiée en 1864, elle est l'œuvre de Victor BESME (1834-1904), inspecteur voyer des faubourgs de Bruxelles et fidèle conseiller de Léopold II pour l'embellissement de la capitale.

Autre bâtiment néoclassique intéressant, l'ancien « *Royal Skating* »⁵, construit en 1877 sur

⁴ N° 1, parvis de Saint-Gilles. Le bâtiment est aujourd'hui occupé par une antenne de police et par la Justice de Paix. Construit par Victor BESME, il fut agrandi de deux rotondes par l'architecte communal Edmond QUÉTIN en 1875 et 1881.



les plans de l'architecte Gérard MARÉCHAL. La halle, couverte d'une charpente métallique, servait à l'origine de patinoire à roulettes avant d'être transformée en garage en 1906.

L'éclectisme et l'historicisme

Parallèlement au néoclassicisme, à partir de 1860 environ, se développe à Bruxelles un intérêt grandissant pour d'autres styles issus de la tradition architecturale, repris fidèlement (historicisme) ou mélangés les uns aux autres (éclectisme).

Si le style néoclassique et ses dérivés restent dominants à Saint-Gilles pour l'habitat privé jusqu'aux environs de 1890, les édiles communaux n'hésiteront pas à favoriser



Hôtel de Ville en construction (CHDStG, I.439).

l'épanouissement d'autres styles pour élaborer de vastes programmes publics. Avec sa prison et son hôtel de ville, Saint-Gilles possède deux bâtiments majeurs de style historiciste.

Conçue par Jean-Jonas DUMONT (1811-1859) et réalisée de 1878 à 1884 par François DERRÉ, la prison synthétise, dans un mélange typique de cette

seconde moitié du XIX^e siècle, modernité et passéisme. Moderne, le plan hérité des pénitenciers anglais est disposé en étoile autour d'un noyau central, ce qui permet une surveillance optimale. La modernité du plan contraste avec l'inspiration Tudor des façades. Édifié de 1898 à 1904 par les architectes Albert DUMONT (1853-1920)⁶ et son beau-frère Auguste HEBBELYNK, l'hôtel de ville revisite des formes issues de la Renaissance française. Cet édifice prestigieux se distingue par la combinaison entre, d'une part, les technologies modernes de l'acier et du béton mises en œuvre dans la structure et, d'autre part, les matériaux nobles mis à l'honneur en façade et le fastueux décor intérieur et extérieur.

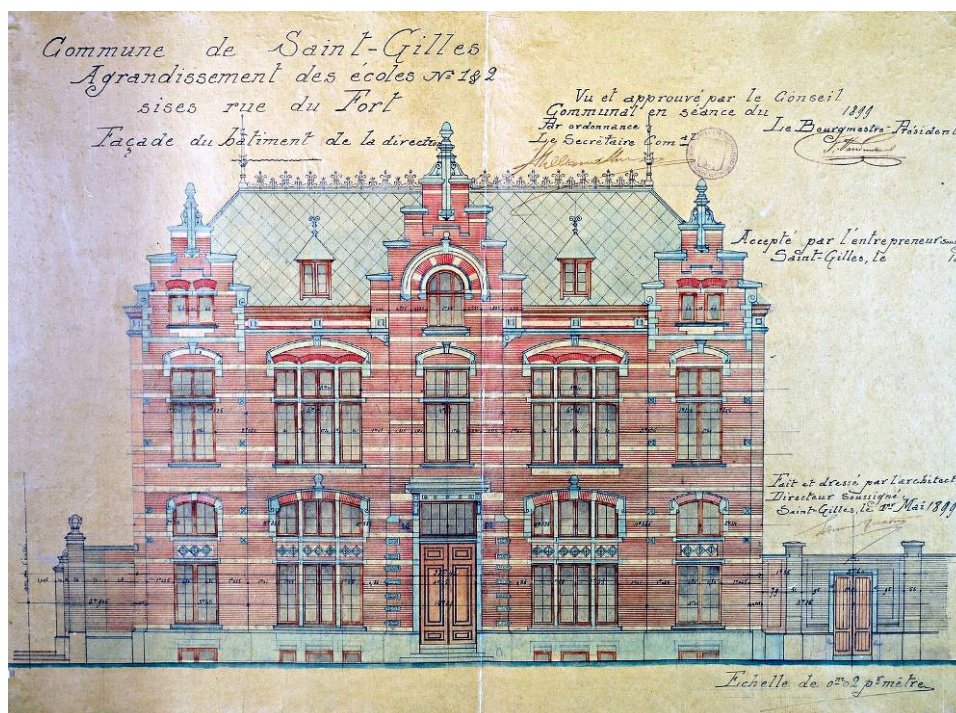
À partir de 1880, Saint-Gilles se dote d'un grand nombre d'écoles, édifiées pour l'essentiel par l'architecte communal Edmond QUÉTIN d'après les nouveaux principes pédagogiques et

⁵ Bâtiment sur parcelle traversante entre les rues Faider et Veydt.

⁶ Notons qu'Albert DUMONT édifie plusieurs maisons mitoyennes à Saint-Gilles, en se jouant des divers styles alors en vogue. Son habitation personnelle, n° 17-17a rue d'Écosse, de 1880, est néo-médiévale. La même année, mais relevant du néoclassicisme, il construit le n° 28 avenue Brugmann. En 1889, Dumont édifie deux imposantes maisons chaussée de Charleroi, aux n°s 75 et 77, l'une d'inspiration néo-Renaissance flamande, l'autre d'inspiration néo-Renaissance italienne et, enfin, en 1897, une maison de rapport d'allure éclectique avenue Ducpétiaux n° 17-21, avec tourelle articulant l'angle avec la rue du Portugal.



les règles d'hygiène⁷ prônés à l'époque par l'État belge et les autorités communales. Dans les cinq écoles qu'il édifie à Saint-Gilles entre 1881 et 1903⁸, QUÉTIN puise son inspiration dans le vocabulaire de la Renaissance et du baroque flamand.



Élévation de l'école n° 1 et 2, r. du Fort, 1899, architecte Edmond QUÉTIN (ACSG/TP. Fonds non classé).

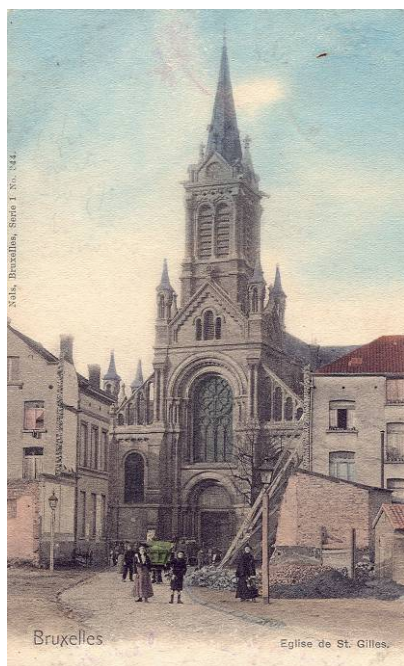
Comme dans les exemples cités plus haut, le recours à un vocabulaire historique n'empêche nullement les innovations structurelles. Chacune de ses écoles est à la pointe de son temps tant en matière d'équipements que de conception : vaste préau sous charpente métallique, ajourage maximal des classes,... En cette fin du XIX^e siècle, style et idéologie vont généralement de pair pour les édifices publics. En 1894, l'enseignement catholique s'implante à Saint-Gilles dans l'îlot formé par les rues d'Irlande, Maurice Wilmotte, d'Espagne et Moris, avec trois écoles (Saint-Luc, Saint-Jean-Baptiste de la Salle, Saint-Albert - Sainte-Trinité), en recourant au style néogothique comme étendard du mouvement catholique. L'église Saint-Gilles, au cœur de l'ancien noyau villageois, est construite entre 1866 et 1878. Elle remplace l'ancienne église de 1595, démolie en 1866 pour répondre aux besoins d'une population sans cesse croissante. Édifiée sur les plans de l'inspecteur voyer Victor BESME, l'église affecte un style néo-roman, caractérisé par un avant-corps de type *Westbau* (massif occidental) en pierre de Savonnières.

⁷ VAN DER BORGH, I., (1984), pp. 729-739.

⁸ Athénée royal Paul Delvaux rue de la Rhétorique (1881), école n° 6 rue de Bordeaux (1891), écoles n° 1 et 2 formant un grand complexe scolaire entre la rue de la Perche et la r. du Fort, édifié en 1863 et agrandi par QUÉTIN en 1896, école n° 4 place de Bethléem (1900), Athénée royal Victor Horta rue du Lycée (1903).



Parmi les bâtiments publics de style éclectique aujourd'hui détruits, citons la première gare du Midi, construite à partir de 1864 sur les plans de l'ingénieur architecte des Chemins de Fer de l'État, Auguste PAYEN (1801-1877). Cet édifice monumental, marqué par un foisonnement de décrochements et d'ornements, se caractérisait par une composition symétrique de part et d'autre d'une vaste arcade à quatre colonnes corinthiennes, affectant la forme d'un arc de triomphe. L'Hôtel des Monnaies, démoli en 1979, a été conçu en 1873



Eglise Saint-Gilles, vers 1920 (CHDStG, I.313).

par l'architecte A. ROUSSEL pour remplacer l'ancien siège de la place de la Monnaie à Bruxelles. Ce complexe de plus de 5.000 m² était doté d'une façade à rue de style éclectique d'inspiration Louis XIII.

À l'instar de ces programmes publics de grande ampleur, des maisons mitoyennes privées saint-gilloises reprennent dans des maisons mitoyennes privées saint-gilloises reprennent dans l'esthétique de leur façade ces courants stylistiques à la mode, avec une prédilection pour la néo-Renaissance flamande et le néo-baroque.

Figure incontournable de l'éclectisme et des « néo-styles » en Belgique, Henri BEYAERT (1823-1894) édifia à Saint-Gilles six maisons mitoyennes⁹, dont trois forment un ensemble d'inspiration néo-Louis XVI, bâti

entre 1858 et 1861 pour Alexandre Jamar. Plus tardif et comptant parmi les chefs-d'œuvre de l'architecte, l'hôtel du sénateur Hanrez est édifié vers 1888. Cet hôtel de style néo-Renaissance flamande, malheureusement détruit en 1950, reçut un plan en L dont l'articulation était assurée par une tourelle abritant la cage d'escalier. Henri BEYAERT joue un rôle important dans le paysage architectural belge, non seulement par l'impact de ses nombreuses réalisations, mais surtout par la grande influence qu'il exerce sur de jeunes architectes, dont beaucoup seront ses élèves ou ses stagiaires. Parmi eux, on trouve non seulement les ténors de l'Art nouveau, Paul HANKAR et Victor HORTA, mais aussi une génération d'architectes fidèles à l'éclectisme. Parmi ces derniers, Émile JANLET (1839-1918) édifie sur le territoire communal une vingtaine de maisons bourgeoises, ou hôtels de maître,

⁹ Maisons Jamar, chaussée de Charleroi, n^{os} 5 à 9 (1858-1863) ; maison de style éclectique au n^o 3 avenue Fonsny (1866), malheureusement surhaussée en 1909 ; atelier du sculpteur Georges Houstont en 1867 rue Veydt n^o 11, détruite en 1929 ; hôtel Hanrez chaussée de Charleroi n^o 190 (vers 1888).



certaines marqués par un classicisme, enrichi par la plasticité des éléments mis en œuvre¹⁰. D'autres revendiquent plus nettement leur filiation avec le style néo-Renaissance flamande, ou encore sont purement éclectiques. Sacrifiant lui aussi aux diverses tendances des styles de son temps, Jules BRUNFAUT, avec la *maestria* qu'on lui connaît, édifie onze hôtels de maître à Saint-Gilles, dont sa propre habitation¹¹. Parmi ceux-ci, notons la façade du n° 127 chaussée de Charleroi (1899), marquée par la Renaissance vénitienne, alors que l'architecte développe dans la cour du même hôtel un petit chef-d'œuvre de fer et de verre à usage d'écuries et de remise (1901-1903).

Au n° 27 de la rue Américaine (1900), c'est le vocabulaire du gothique toscan qu'il applique à une façade privée. BRUNFAUT ira même jusqu'à user de l'Art nouveau comme d'un style historiciste parmi d'autres pour l'hôtel Hannon en 1903.



Hôtel de maître, chaussée de Charleroi 127, 1899, architecte Jules BRUNFAUT.

Autre architecte éclectique, extrêmement prolifique (il édifie à Saint-Gilles plus d'une centaine d'habitations mitoyennes), Jean-Baptiste MAELSCHALCK (1862-1937) passe, selon les réalisations, de l'inspiration néo-Renaissance flamande à l'Art nouveau, voire même au style Beaux-Arts.

¹⁰ La chaussée de Charleroi offre un magnifique éventail de l'art de É. JANLET, avec notamment le n° 89, marqué par des influences néo-Renaissance (1888), le n° 89 plus « classique » (1888) et le n° 167 profondément éclectique (1876).

¹¹ Au n° 228 chaussée de Charleroi. Elle date de 1904 et préfigure déjà, à beaucoup d'égards, le style Beaux-Arts.



En tout début de carrière, l'architecte Adrien BLOMME (1878-1940) offre à l'éclectisme quelques réalisations de choix¹², certainement parmi les plus belles et les plus tardives de ce style, dont les exemples les plus surprenants, tous deux de 1912, se trouvent rue Saint-Bernard : au n° 48-50, l'hôtel Graux, stupéfiante référence à la Renaissance du Nord ; au n° 66, une imposante maison de maître de style néo-baroque flamand.



Hôtel Graux, rue Saint-Bernard, 48-50, 1912, architecte Adrien BLOMME.

De tous les styles issus du passé, le style néo-Renaissance flamande, « national », remporte le plus de succès. Œuvre de divers architectes ou entrepreneurs, le côté impair de la rue de la Source offre un remarquable ensemble de maisons s'inspirant de ce courant¹³, où la surenchère ornementale crée un paysage urbain des plus surprenants. Des exemples plus isolés, non moins brillants, jalonnent la plupart des rues de la commune. Pointons les n°s 38 et 80 avenue Ducpétiaux¹⁴, le n° 20 rue Capouillet (architecte Frans BOUWENS, 1886), le n° 66 rue de Neufchâtel et le n° 18 avenue Jef Lambeaux (1898, architecte Henri VAN MASSENHOVE).

Notons aussi que l'architecte Édouard PARYS (1851-1896) fait de la néo-Renaissance flamande sa spécialité, créant « le type de la petite maison *Renaissance flamande*, mais d'une Renaissance spéciale, abusant un peu des petits détails et des petites pierres (...) »¹⁵. Il conçoit sur le territoire de Saint-Gilles plus d'une trentaine de maisons mitoyennes entre 1873 et 1896, dont la plus intéressante est certainement son habitation personnelle au n° 204 de la chaussée de Charleroi (1891).

Ces édifices éclectiques ou historicistes témoignent de l'extraordinaire maîtrise des différents métiers de la construction et du décor. À cette époque, d'anciennes techniques d'ornement sont remises à l'honneur, comme celle du sgraffite¹⁶, héritée de la Renaissance italienne et qui connaît au XIX^e siècle un renouveau dans la plupart des pays européens. L'hôtel Goblet

¹² Maison de style Beaux-Arts en 1909 (44, rue Saint-Bernard).

¹³ Datant du dernier quart du XIX^e siècle, des maisons de É. PARYS (n°s 85, 89, 121), J. BRUNFAUT (n°s 109, 111), F. TILLEY et E. DELUNE (n°s 91, 93), les frères entrepreneurs COOMANS (n° 95), E. HELEMANS (n°113), A. BONNY (n° 97).

¹⁴ En 1909, le n° 80, attribué à l'architecte MUNSTER, mélange en façade la néo-Renaissance flamande et des références Art nouveau.

¹⁵ *L'Émulation*, 1896, col. 40.

¹⁶ À propos des sgraffites bruxellois, consulter l'ouvrage de référence : DEMANET, M., HENNAUT, E.,... , (1996).



d'Alviella¹⁷, conçu en 1882 par l'architecte Octave VAN RYSSELBERGHE (1855-1922), synthétise les observations relevées par l'architecte lors d'un long voyage en Italie (proportions, décor) et recèle en façade l'un des premiers sgraffites bruxellois. En 1892, l'architecte Ernest ACKER couvre de sgraffites le n° 229 chaussée de Charleroi, transformant la façade en « peau » incisée en noir sur fond blanc. D'abord apanage de quelques constructions historicistes, les sgraffites connaîtront avec l'Art nouveau un engouement important, avec des créateurs comme Adolphe CRESPIN. On trouve également de petits entrepreneurs très actifs dans la création de ce type de décor, comme le saint-gillois Pierre VANDEWATTYNE, spécialisé en « peinture de bâtiment et décorative »¹⁸.

Autre savoir-faire magnifiquement développé à cette période, le fer forgé retrouve ses lettres de noblesse dans nombre de maisons mitoyennes, avec les grilles de la fenêtre de cave notamment. Un exemple très accompli est la maison personnelle du ferronnier d'art Prosper SCHRYVERS, où l'architecture disparaît presque sous la profusion des ferronneries¹⁹. La sculpture monumentale joue également un rôle non négligeable dans l'ornementation des façades de cette époque. Parmi les plus beaux exemples, citons le n° 25 de la chaussée de Charleroi (architecte Gérard MARÉCHAL), monumentalisé par d'imposants atlantes dus au ciseau de Julien DILLENS.

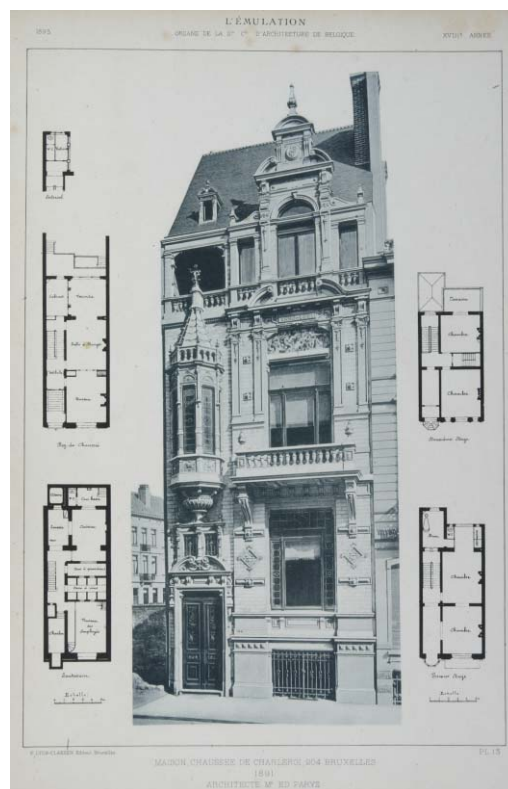
¹⁷ N° 10 rue Faider.

¹⁸ Les n°s 44 et 60 rue d'Irlande (1899 et 1902), n° 178 rue Saint-Bernard (1900), n° 40 rue d'Espagne (1903) et le n° 14-14a rue Adolphe Demeur peuvent être attribués sans conteste à Pierre VANDEWATTYNE.

¹⁹ Rue du Métal, n° 30 (1879).



À partir de 1885-1890, une promotion immobilière de bonne qualité se développe, témoignant de la vitalité du secteur constructif et du besoin pressant de logements en cette fin du XIX^e siècle. La plupart du temps, elle est le fait d'entrepreneurs²⁰, voire même d'architectes. Ceux-ci édifient des maisons mitoyennes en série sur des terrains qu'ils acquièrent directement. Parmi les plus prolifiques, il faut citer l'architecte Hubert DE KOCK, qui a construit à Saint-Gilles plus de 12 maisons. Entrepreneurs, Adolphe DE BAETS, les frères Pierre et Joachim VUY, les frères Pierre et Michel COOMANS ou, plus tardivement, Pierre DE GIETER conçoivent de nombreux bâtiments sans passer par l'intermédiaire d'un architecte, contrairement à d'autres entrepreneurs comme les frères CARSOEL. Des entrepreneurs comme Gilion WITTEBORT ou les frères Arthur et Auguste TOISOUL²¹, outre une production courante assez moyenne, se révèlent dans certains cas d'excellents créateurs.



Maison, 1891, architecte Edouard PARYS
(*L'Émulation*, 1893, col. 188, pl. 13).

L'Art nouveau

À la fin du XIX^e siècle, l'Art nouveau libère l'architecture de son carcan historiciste. Sous l'impulsion d'architectes pionniers comme Victor HORTA ou Paul HANKAR, tous deux résidant à Saint-Gilles, l'Art nouveau remodèle le visage de la ville par ses formes souples, par la mise en œuvre de matériaux non « nobles », telles des poutrelles métalliques ou des briques émaillées, et par l'organisation peu conventionnelle des façades où désormais prennent place des frises de sgraffites ou de carreaux de céramique. Art total, l'Art nouveau ne se limite pas à la façade. Il s'étend à la conception entière de la maison, dont le plan tend à se dégager du traditionnel « trois pièces en enfilade ».

²⁰ Jusqu'en 1936, pourvu que l'édifice soit conforme aux prescriptions communales, il n'est pas besoin de passer par un architecte pour construire. Ceci explique qu'à l'époque beaucoup d'entrepreneurs, des artistes, voire de simples particuliers, dressent eux-mêmes les plans de leur habitation.

²¹ Des frères entrepreneurs TOISOUL, citons les n^{os} 35 et 38 de la rue de Pologne (1904). De Gilion WITTEBORT, pointons les n^{os} 13 et 15 de l'avenue Adolphe Demeur.



Dans un champ typologique limité à l'habitation privée, l'Art nouveau à Saint-Gilles connaît une remarquable efflorescence, à la fois par le nombre de ses réalisations, par le caractère majeur de certaines d'entre elles et par la multitude des architectes qui s'y consacrent, faisant de la commune bruxelloise l'un des plus beaux écrins de ce style. C'est surtout dans le Quartier sud et, dans une moindre mesure, autour de la chaussée de Charleroi, que se trouvent la majorité de ces réalisations. Au travers des deux personnalités fondatrices de ce mouvement, Victor HORTA (1861-1947) et Paul HANKAR (1851-1901), se dégagent les deux grandes tendances du style nouveau. HORTA voit dans le caractère organique de la nature un modèle d'inspiration, donnant naissance à un Art nouveau aux lignes sinueuses inspirées par le règne végétal. « Ce n'est pas la fleur, moi, que j'aime à prendre comme élément de décor, c'est la tige », confie-t-il en 1899 à Hector GUIMARD, confirmant ainsi le principe structurel de son art. Victor HORTA réalise à Saint-Gilles deux constructions importantes pour la compréhension de son œuvre : l'hôtel Wissinger (1894) et sa maison personnelle (1898), contiguë à son atelier²². Paul HANKAR, au contraire, s'affranchit de l'emprise de la nature pour créer une architecture aux lignes épurées, donnant naissance à une expression plus géométrique de ce nouvel art de bâtir. Outre sa maison personnelle²³, manifeste précoce de cet « art nouveau », Paul HANKAR mène à Saint-Gilles une réflexion sur la petite habitation mitoyenne, commerciale²⁴ ou unifamiliale²⁵. Parallèlement, il s'intéresse à la typologie des ateliers d'artistes²⁶. Beaucoup de ses constructions, détruites ou fortement transformées, ont malheureusement souffert de l'incompréhension des générations suivantes²⁷.

²² En outre, Victor HORTA construit également à Saint-Gilles l'une de ses premières maisons, encore fort marquée par l'éclectisme, la Maison Matyn (1891), sise au n° 50 de la rue de Bordeaux.

²³ Rue Defacqz n° 71 (1893).

²⁴ Maisons pour le tailleur Désiré Forge, rue Paul Dejaer n° 10 et avenue Adolphe Demeur n° 6.

²⁵ Maisons Jamar, rue de la Croix de Pierre n°s 74 à 80 (1894-1899). Maisons Hanssens, avenue Ducpétiaux, n°s 13, 15, 25, 47 (1894-1895). Maison Ricard, rue d'Albanie n° 107 (1896). Toujours pour le tailleur Désiré Forge, rue Antoine Bréart n° 7 (1898).

²⁶ L'atelier Gouweloos, n° 70, rue d'Irlande (1896-1902), profondément bouleversé à l'intérieur. L'atelier Coosemans, rue de la Glacière (1896) n° 11, défiguré.

²⁷ Voir note ci-dessus. L'une des premières réalisations de HANKAR (1889), au n° 83 chaussée de Charleroi, a été surhaussée. Le rez-de-chaussée du n° 6 avenue Adolphe Demeur a été transformé en commerce.

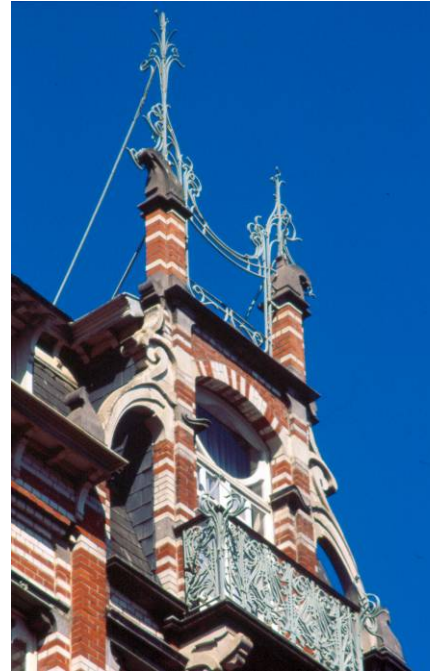




Ancienne Maison De Beck, avenue Paul Dejaer 9, 1999, architecte Gustave STRAUVEN.

Selon leur sensibilité et leur expérience, de jeunes architectes, séduits par l'Art nouveau, seront plus influencés par l'une ou l'autre conception de ce style.

Parmi les partisans d'un principe plus floral et plus organique, pour la plupart élèves²⁸ ou stagiaires chez Victor HORTA, citons Gustave STRAUVEN (1878-1919)²⁹, Paul VIZZAVONA (1881-1956)³⁰, Émile LAMBOT (1869-1940)³¹, Georges PEEREBOOM³², Édouard PELSENEER (1870-1947), les frères Alphonse (1877-1936) et Victor (1872-1955)



Idem, détail de la toiture.

BOELENS³³, ainsi que François HEMELSOET (1875-1947)³⁴. Parmi ces émules de HORTA, Ernest BLÉROT (1870-1957) occupe une place de choix. Il réalise entre 1900 et 1902, sur le modèle de ce qu'il conçoit dans le quartier Saint-Boniface et des étangs à Ixelles, cet ensemble urbain Art nouveau qu'est l'enfilade de dix-huit maisons rue Vanderschrick.

L'autre tendance de l'Art nouveau, plus géométrique, est illustrée par un autre groupe de jeunes architectes, pour la plupart anciens élèves³⁵ ou stagiaires de Paul HANKAR. Parmi eux, citons Fritz SEELDRAYERS (1878-1963)³⁶ et Jean-Pierre VAN OOSTVEEN³⁷ (1873-1903 ?), dont les réalisations ont parfois été malmenées par le temps. Paul HAMESSE (1877-1956),

²⁸ HORTA enseigne à l'École polytechnique de l'ULB à partir de 1893.

²⁹ Gustave STRAUVEN ne réalise qu'une seule maison à Saint-Gilles, la maison De Beck, n° 9 avenue Paul Dejaer.

³⁰ D'origine française, Paul VIZZAVONA réalise à Saint-Gilles deux maisons bourgeoises (rue de Savoie n° 52, 1908 ; rue Antoine Bréart n° 101, 1906) et un immeuble à appartements (place Maurice Van Meenen n° 14, 1911), d'un Art nouveau mâtiné d'influences françaises. Dans ces trois constructions, l'influence de Horta se traduit notamment dans le dessin des fers forgés.

³¹ Émile LAMBOT réalise à Saint-Gilles un bel hôtel de maître au n° 24, rue Félix Delhasse (1905), fortement marqué par l'art de HORTA, notamment dans le traitement du bow-window au-dessus de la porte.

³² La plus belle réalisation Art nouveau de Georges PEEREBOOM est sans conteste le n° 12 avenue Jef Lambeaux (1898).

³³ N° 11 avenue Jef Lambeaux (1900).

³⁴ François HEMELSOET conçoit à l'angle des rues Antoine Bréart et d'Albanie un immeuble à appartements de style Art nouveau (1903).

³⁵ HANKAR enseigne à l'École des arts décoratifs de Schaerbeek de 1891 à 1897 et à l'Institut des Hautes Études de Belgique de l'ULB de 1897 à 1901.

³⁶ Atelier rue Moris n° 52 (1900) ; en 1901, il réalise deux maisons rue Antoine Bréart, le n° 95 et le n° 121 abîmé par la perte de son sgraffite.

³⁷ Rue Moris n° 62 à 66, Jean-Pierre VAN OOSTVEEN réalise en 1899 un ensemble de trois maisons unies par un magnifique sgraffite, probablement d'Adolphe CRESPIN. Il réalise en 1901 un remarquable ensemble de six maisons mitoyennes bourgeoises chaussée de Waterloo n° 246 à 256, malheureusement très abîmé, tout comme une autre de ses créations saint-gilloises de cette même année, le n° 36 de la rue du Portugal.



aidé de ses frères Georges et Léon, réalise également à Saint-Gilles quelques habitations de qualité, bourgeoises ou de rapport, dont sa maison personnelle. Celle-ci, indubitablement influencée comme d'autres de ses réalisations par la Sécession viennoise³⁸, préfigure à certains égards la stylisation de l'Art Déco. Camille DAMMAN³⁹ (1880-1969) et Benjamin DE LESTRÉ-DE FABRIBECKERS⁴⁰ (1865-1928) dessineront de beaux édifices de style Art nouveau géométrique avant de s'orienter résolument vers le style Beaux-Arts. Émule de DE LESTRÉ, Edmond LODEWYK laisse à Saint-Gilles un magnifique hôtel de maître, au n° 64 rue Saint-Bernard (1907). Cette tendance à concilier Art nouveau et style Beaux-Arts se retrouve notamment dans une réalisation de 1913 de l'architecte Armand DELMEZ, au n° 19 de la place Maurice Van Meenen.

Certaines façades Art nouveau, notamment celles laissées par les architectes Georges DELCOIGNE⁴¹ (1870-1916) et Armand VAN WAESBERGHE (1879-1949)⁴², créent un dialogue audacieux entre l'Art nouveau et le style gothique.

³⁸ Paul HAMESSE réalise sept maisons à Saint-Gilles ; en 1907, le n° 17 place Antoine Delporte et les n°s 11 et 13 rue Félix Delhasse ; en 1908, le n° 36 rue De Joncker ; en 1909, le n° 12 avenue de la Jonction ; en 1910, son habitation avenue Jef Lambeaux, n° 25 et le n° 14 avenue de la Jonction ; et en 1923, le n° 86 rue de la Source.

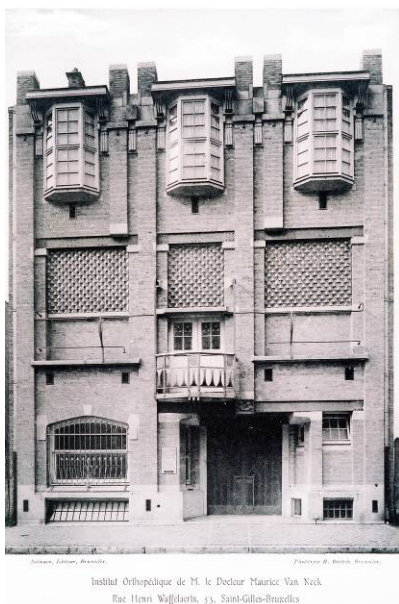
³⁹ Très tôt, Camille DAMMAN est attiré par le style Beaux-Arts, en osant parfois une synthèse audacieuse entre ce dernier et l'Art nouveau géométrique (rue de Lausanne n° 37, 1901). Il laisse quelques belles réalisations dans cette veine comme les n°s 43 et 51 avenue Adolphe Demeur (respectivement de 1906 et de 1905).

⁴⁰ Le n° 128 rue de Belgrade (1901) et le n° 92 rue Africaine (1905) de style Art nouveau. Dès 1908, avec le n° 248 chaussée de Charleroi, on voit apparaître dans ses réalisations l'influence du style Beaux-Arts, ce que confirment en 1910 le n° 45 rue Henri Wafelaerts, le n° 13-15 rue Hôtel des Monnaies et, en 1911, les n°s 2 à 4 avenue de la Porte de Hal.

⁴¹ Particulièrement accomplie l'habitation personnelle de Georges DELCOIGNE, au n° 14 place Morichar, est l'une de ses seules réalisations Art nouveau.

⁴² À Saint-Gilles, Armand VAN WAESBERGHE réalise deux maisons jumelles aux n°s 18 et 20 avenue Ducpétiaux (1898), ainsi qu'une habitation pour ses sœurs et pour lui-même au n° 52 rue d'Irlande (1899).





Institut orthopédique du Dr. Van Neck,
1910, architecte Antoine POMPE
(*Album de la Maison Moderne*, 1911,
pl. 36).

Prémices du modernisme et de l'Art Déco

Dans la lignée des principes explorés par l'Art nouveau géométrique, des réalisations font déjà pressentir, avant la Première Guerre mondiale, les options futures de l'architecture moderniste. Parmi elles, la fameuse clinique du Docteur Van Neck sise au n° 53 de la rue Henri Wafelaerts, dessinée en 1913 par l'architecte Antoine POMPE (1873-1980), constitue l'un des jalons essentiels de cette évolution. Moins connu, de la même veine et du même architecte, en collaboration ici avec Fernand BODSON (1877-1966), un immeuble à usage de garage au n° 33 de la rue d'Écosse (1916).

Le style Beaux-Arts

Vers 1905, émerge progressivement une nouvelle tendance susceptible de répondre avec bonheur aux aspirations de la bourgeoisie montante et marquée par une conception historiciste de la façade, influencée par les grands styles français du XVIII^e siècle. Le nom même de cette esthétique, le style Beaux-Arts, renvoie à l'enseignement académique de l'école des Beaux-Arts de Paris, qui perpétue les formes du passé. En région bruxelloise, ce style, qui ne bénéficie que d'un succès relatif, connaît une longévité exceptionnelle. Né vers 1905, il s'éteint vers 1930 environ, contemporain des réalisations de l'Art Déco et du modernisme. Ce style se complaît dans une polychromie sage, en mettant à l'honneur la pierre blanche ou la simili-pierre, parfois rehaussée de briques de teinte orangée ou de pierre bleue. Par rapport aux courants éclectiques du XIX^e siècle, une attention accrue est accordée à la luminosité des locaux. Les fenêtres sont importantes et garnies de châssis à petit-bois au profil souple et de verres biseautés. L'ornementation est luxuriante et fait parfois la part belle au décor néo-rocaille. Pour les grilles et les garde-corps, on abandonne la fonte au profit du fer forgé, travaillé en section carrée et formant des circonvolutions de boucles. Le fer forgé s'empare également de la porte d'entrée, souvent traitée sous forme de grille ornementée.



À Saint-Gilles, le style Beaux-Arts préside surtout à l'émergence d'une nouvelle typologie : l'immeuble à appartements. Vu l'exiguïté du territoire communal, des expériences d'habitat bourgeois collectif sont menées fort tôt. Parmi elles, l'immeuble à l'angle des avenues Paul Dejaer et Adolphe Demeur, édifié en 1903 par l'architecte français Louis MARGERIE. Dans une commune majoritairement constituée de maisons implantées sur des parcelles longues et étroites, la construction en hauteur génère des débats passionnés, ces réalisations exigeant un changement radical dans la mentalité bruxelloise⁴³.



Maison, rue de la Jonction 4, 1907, architecte Albert ROSENBOOM.

Dès 1913, l'architecte Léon JANLET y fait face quand il édifie place Van Meenen un luxueux immeuble à appartements pour le compte de Philippe Oesterman. À partir de 1924, date à laquelle est votée la loi sur la copropriété, cette typologie d'habitat va se répandre, non sans protestations. La même année, l'architecte Camille DAMMAN conçoit pour la Société belge immobilière un « gratte-ciel » de sept étages (!) en style Beaux-Arts. Dès lors, les exemples se multiplient sur tout le territoire communal. Dans le style Beaux-Arts, citons les n^{os} 184-186 et 192 rue Hôtel des Monnaies (architectes Charles DEWYS et J. LE JAER 1925), le n^o 70 chaussée de Charleroi par les architectes parisiens LEFÈVRE, DUHAYON et JULIEN, 1923 et les n^{os} 35, 37, 39 rue Blanche, par le même trio en 1924-1928. Le style Beaux-Arts connaîtra aussi un certain succès dans l'expression des maisons mitoyennes ou des hôtels de maître avec des architectes comme Oscar FRANCOTTE⁴⁴, Maurice VAN YSENDIJK⁴⁵ ou Albert ROSENBOOM (1871-1943)⁴⁶. Parmi les rues de Saint-Gilles à présenter une enfilade complète de maisons de ce style, mentionnons le côté impair de la rue Blanche : au n^o 29, l'extraordinaire hôtel Henricot conçu par Léon GOVAERTS en 1913, le n^o 31, de 1913, des architectes Paul BONDUELLE (1877-1955) et Charles GILSON et le n^o 33 réalisé en 1914 sur les plans de Arthur VERHELLE (1865-1951).

⁴³ CULOT, M. (sous la direction de), *L'immeuble et la parcelle. Les immeubles à appartements comme éléments constitutifs du tissu urbain. Le cas de Bruxelles. 1870-1980*, Éditions des Archives d'Architecture Moderne, Bruxelles, 1982.

⁴⁴ Chaussée de Charleroi n^o 139 (1907) et n^{os} 149, 151 (1911) ; rue Saint-Bernard n^{os} 58 et 68 (1907).

⁴⁵ Rue Saint-Bernard, n^{os} 96, 98 (1907).

⁴⁶ Albert ROSENBOOM conçoit l'un de ses chefs-d'œuvre à Saint-Gilles, sa maison personnelle au n^o 4 de la rue de la Jonction (1909).



Art Déco et modernisme

Au niveau de la petite habitation bourgeoise, l'entre-deux-guerres marque relativement peu le territoire communal. Suite à la Première Guerre mondiale et à la pénurie qu'elle engendre, mais aussi à la crise du début des années 1930, de nombreuses maisons à l'origine unifamiliales, sont divisées et transformées en appartements destinés à la location. Ce phénomène laisse des traces dans les permis de bâtir introduits à l'époque : on construit en façade arrière nombre de toilettes suspendues et d'annexes en tout genre. Il n'est également pas rare de voir des maisons plus anciennes exhausées d'un niveau ou les combles aménagés en locaux de vie. L'usage de plus en plus répandu de l'automobile génère également des modifications de l'habitat traditionnel : de nombreuses cuisines-caves sont transformées en garage. Certaines de ces réalisations sont le fait d'architectes connus comme Antoine POMPE, les frères HAMESSE,... Parallèlement à ces interventions inhérentes à l'évolution de la vie en ville, se dessine un goût pour la simplification et la géométrisation des formes du bâti, qui sera consacré en 1925 par l'Exposition internationale des Arts décoratifs de Paris. En Belgique, la tendance ornementale de cet « Art Déco » sera souvent tempérée par d'autres influences, comme celles issues du modernisme ou de l'École d'Amsterdam. Des maisons de cette époque, bâties sur des parcelles encore vierges, rompent avec l'image traditionnelle de l'architecture. C'est le cas de la maison personnelle de l'architecte Pierre VERBRUGGEN, construite en éperon à l'angle des rues Antoine Bréart et de Lombardie, qui joue sur une imbrication complexe des volumes de maçonnerie de brique influencée par l'expressionnisme de l'École d'Amsterdam. Plus modeste, une petite maison⁴⁷, conçue par les architectes F. VERVALCKE et A. MARIT, se démarque par ses volumes et ses couleurs chaudes mêlant Art Déco et *De Stijl*. Toujours dans la typologie de la maison bourgeoise, mais plus marquée par la géométrisation et l'esthétique de l'Art Déco, la maison construite par l'architecte Jean DE LIGNE (1890-1985) pour M^{elle} Mullier, à usage à la fois d'habitation et d'école de danse⁴⁸. L'architecte



Maison, rue Wafelaert 55, 1923, architecte Jean DE LIGNE.

⁴⁷ Rue de Bordeaux, n° 41, 1936.

⁴⁸ Rue Henri Wafelaerts, n° 55, 1923. L'année suivante, l'architecte conçoit une autre maison dans ce style à la rue Saint-Bernard, n° 28.



Paul LEBON édifie sa maison à Saint-Gilles en 1927 au n° 142 de la rue Antoine Bréart, ainsi que deux immeubles à appartements⁴⁹. Dans les réalisations de cet architecte, comme souvent dans l'architecture bruxelloise de l'époque, la frontière entre le modernisme et l'Art Déco n'est pas facile à établir.

Durant l'entre-deux-guerres, des tendances plus traditionnalistes se manifestent également. Sur le territoire communal, l'extraordinaire maison Pelgrims, villa de style néo-Renaissance édifée en promontoire du parc Paulus en 1905 par l'architecte Adolphe PIRENNE, est complètement remodelée et agrandie par l'architecte Fernand PETIT (1885-1955) en 1929. Celui-ci mêle dans cette rénovation Art Déco et éclectisme hérité du XIX^e siècle. Le même type de réalisation renvoyant à la tradition se retrouve au n° 130 de l'avenue Ducpétiaux où Léon JANLET réactualise, en le stylisant, l'esprit néo-Renaissance (1931).

Comme dans les autres communes de la première couronne, l'entre-deux-guerres marquera l'apparition de vastes immeubles d'habitations multiples, dont la hauteur suscite des débats passionnés. Certains obéiront à cette volonté de simplification formelle, comme l'ensemble édifié sur un plan en U encadrant un square privé rue de la Victoire n° 192-194, dû à l'architecte Charles DE WYS en 1935 pour le Comptoir national des Matériaux. L'une des réalisations dans cette veine est l'immeuble à l'angle des rues de la Glacière et Félix Delhasse, bâti par l'ingénieur architecte Marcel SIMON en 1925 et qui se caractérise par une délicate polychromie et de subtils décrochements.



Complexe d'appartements, 1935, architecte Charles DE WYS (*Bâtir*, n°11, 1933).

⁴⁹ Rue Antoine Bréart, n° 144-146 et rue de Moscou, n° 14 : deux immeubles de 1932.



Mentionnons encore une belle réalisation de l'architecte Servais MAYNÉ, en 1935, à l'angle de la rue De Joncker et de l'avenue de la Toison d'Or, qui renvoie à l'esthétique « paquebot ».

D'autres immeubles à appartements, enfin, témoignent d'un modernisme plus engagé, comme les deux bâtiments construits en regard avenue Brugmann par les architectes LESEC et QUOILIN en 1936-1937 ou celui construit par Joseph DIONGRE (1878-1963) rue Antoine Bréart n° 167 en 1929.

Les immeubles ne sont cependant pas réservés à une population aisée. De 1922 à 1929, les architectes Joseph DIONGRE, Henri DERÉE, André DELALIEUX, Frans VAN MEULECOM, Joseph VAN NECK édifient dans une esthétique Art Déco la fameuse cité Combaz-Bosnie pour la SC « Le Foyer saint-gillois ». En complément des ensembles de cités-jardins édifiés à la même époque dans les faubourgs de la ville, ces développements en hauteur apportent une réponse urbaine au problème du logement de la population défavorisée.

Les commerces et les bureaux connaissent un développement remarquable dans le Saint-Gilles de l'entre-deux-guerres, exploitant les potentialités du Mouvement moderne. En 1927, Fernand PETIT dessine les garages Cousin chaussée de Charleroi, marqués par le modernisme tchèque. L'année suivante, rue de Neufchâtel (n° 7-11), l'architecte Albert HÉRENT édifie également un garage, marqué par la géométrie Art Déco, en exploitant, lui aussi, les nouvelles possibilités offertes par le béton.

Il faut encore signaler les bureaux édifiés en 1923 pour l'Union commerciale des Glacières belges par les frères HAMESSE, dont le gabarit et les matériaux sont remarquablement intégrés dans le tissu saint-gillois, en 1923.⁵⁰ On observe les mêmes qualités d'intégration pour les laboratoires Sanders, où le monumental bâtiment à front de rue, de style néo-palladien, cache des usines aux lignes très épurées en intérieur d'îlot⁵¹.

À la veille de la Deuxième Guerre mondiale, Saint-Gilles voit l'édification sur son territoire d'un bâtiment majeur dans le paysage urbain bruxellois : la gare du Midi, dont le concours est remporté en 1936 ex æquo par les architectes Adrien et Yvan BLOMME et Fernand PETIT, qui décideront de s'associer sur ce projet. Cette gare, qui se signalait jusqu'il y a peu par une

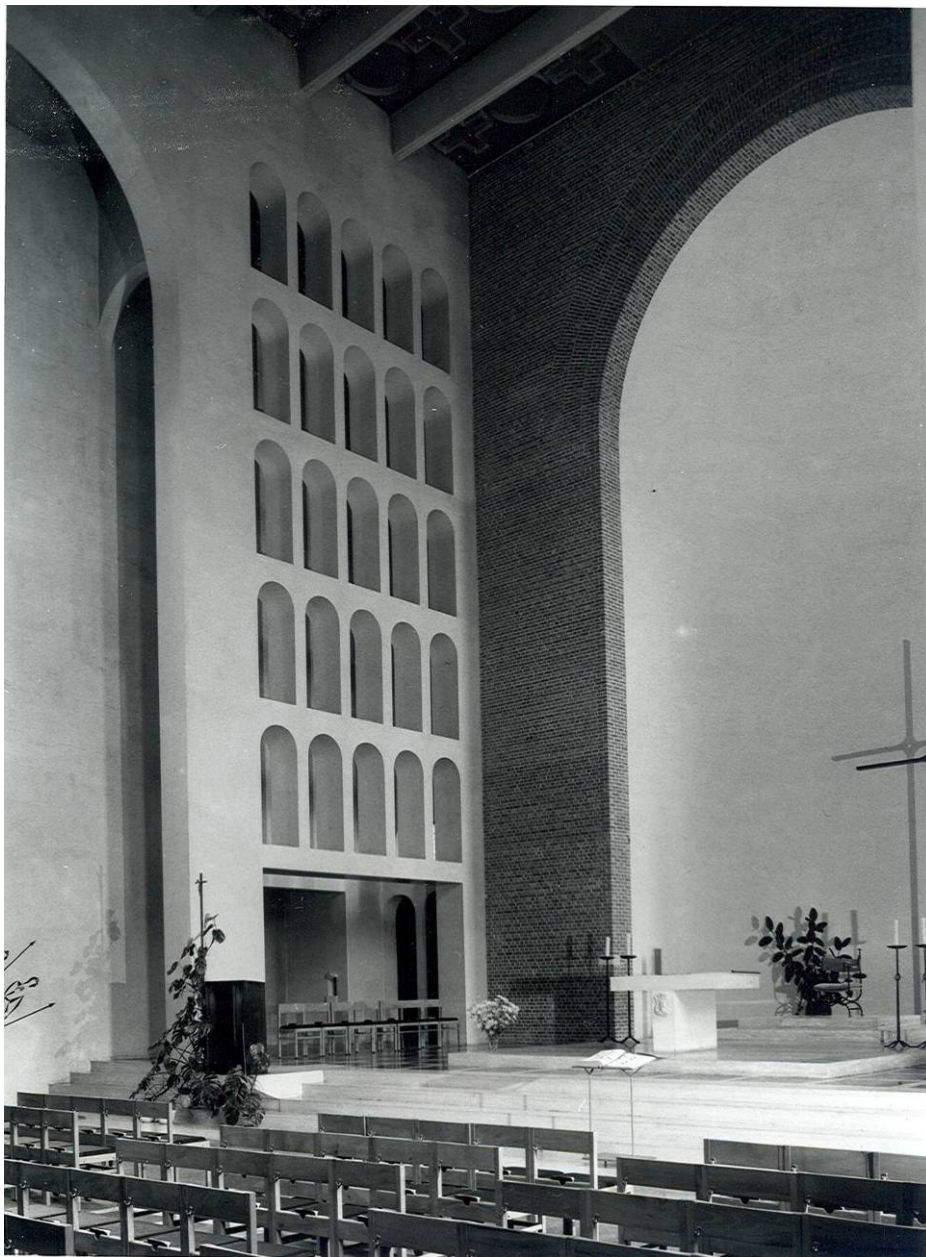
⁵⁰ Rue de la Source, n° 86.

⁵¹ Laboratoires pharmaceutiques Sanders, rue Wafelaerts, n° 47-51, édifiés en 1927 par les architectes Léon JANLET et CARRON.



tour-horloge très caractéristique, a été en grande partie démolie et reconstruite entre 1992 et 1994.

Édifice hors normes à la fois par son esthétique, ses proportions et le délai de construction (de 1938 à 1972), l'église Sainte-Alène, située rue des Villas, est conçue par l'architecte Roger BASTIN (1913-1986) aidé par Jacques DUPUIS (1914-1986). Ce bâtiment est marqué par cette nouvelle monumentalité dépouillée propre à l'immédiate avant-guerre qui va trouver une expression privilégiée au lendemain de la guerre.



Église Sainte-Alène, vue diagonale nord-ouest du chœur (© IRPA-KIK Bruxelles).



Réalisations contemporaines

Parmi les réalisations contemporaines ayant marqué la commune, deux constructions scolaires s'imposent. La première, « Peter Pan », est édifée entre 1963 et 1967 par l'architecte anversois Léon STYNEN en collaboration avec Paul DE MEYER. Résolument moderniste, le bâtiment s'inspire du vocabulaire architectural de LE CORBUSIER. Il rompt volontairement avec les constructions environnantes par son traitement volumétrique ainsi



Institut supérieur Saint-Luc, 1985, angle rue d'Irlande 54-56 et rue Maurice Wilmotte 54-56-58.

que par ses gabarits, couleurs et matériaux.

La deuxième, l'École Saint-Luc, située à l'angle des rues Wilmotte et d'Irlande, est construite en 1986 par les architectes Jean COSSE (1931), Brigitte DE GROOF, Henri DOYEN et Willy SERNEELS (1933-1999). Si elle marque la volonté de créer du neuf dans un style emprunté au post-modernisme tout en respectant le gabarit du cadre environnant, le traitement d'angle constitue une rupture affirmée avec l'urbanisme orthogonal du quartier situé entre la chaussée de Waterloo et la rue de la Victoire.

La tour du Midi, implantée aux abords de la gare, porte haut la modernité triomphante du style International des années 1960. Édifié entre 1961-1967 par les architectes Yvan BLOMME (1906-1961), Jean PETIT, Jean HENDRICKX (1925), René AERTS (1921-1983), Paul RAMON (1919), Adrien BRESSERS (1897-1986), A. VAN ACKER, Marcel LAMBRICHS (1917-1986) et Jean VAN DOOSSELAERE (1919), ce bâtiment figure parmi les rares édifices de la commune à rompre avec la morphologie et la typologie du tissu qui caractérisent le développement urbain de la commune. Le socle est agrémenté de deux fontaines monumentales, respectivement de Jacques MOESCHAL et Jean-Pierre GHYSELS. Le Foyer saint-gillois chargé par l'architecte Yvan OBOZINSKI de bâtir deux immeubles de logements de dix-huit étages au nouveau square Jacques Franck, spécialement aménagé à cet effet (1965-1978). Les élévations des tours en quartz blanc aggloméré reposant sur un soubassement de moellons en grès beige avaient à l'origine des balcons. En 1991, l'architecte Jean-Pierre JOURDAIN,



recouvrit les façades de panneaux isolants, ce qui entraîna la disparition des balcons. Cet ensemble peut être considéré comme un représentant caractéristique de l'urbanisme fonctionnaliste, en rupture totale avec le contexte bâti environnant.



Tour du Midi, 1961, arch. R. AERTS, P. RAMON, Y. BLOMME, J.F. PETIT, A. BRESSERS, A. VAN ACKER, M. LAMBRICHS, J. VAN DOOSELAERE (© IRPA-KIK Bruxelles).

